

Critiques et Essayistes

I

Au seuil de son récent livre de poèmes : *Cheveux au Vent*, où sa véhémence lyrique s'atténue et s'attarde aux marivaudages du cœur, M. Jean-Michel RENAITOUR a dressé, dans une copieuse préface, l'état des lettres françaises, au lendemain de la guerre. On voit là un jeune qui s'essaie à juger, en belle indépendance, ses contemporains et ses aînés. Le tableau vaut qu'on le signale. J'ai toutefois été surpris de la part restreinte que l'auteur d'*Arès le mauvais Dieu* y fait à la critique.

Silencieuse ou presque pendant les cinq années terribles de cataclysme qui bouleversa le monde européen, la critique connaît, à l'heure qu'il est, malgré la crise de la librairie qui limite et sélectionne outre mesure toutes les productions de l'esprit, une véritable renaissance. Aurions-nous vraiment pris le goût des choses sérieuses ? L'important est de savoir si le public s'y intéresse vraiment. Car ce n'est pas tout d'écrire et de publier des livres fortement documentés ou doctement pensés, il sied aussi qu'ils aient des lecteurs. Les bons ouvrages ne manquent point, ces temps-ci, et en voici quelques-uns dont la lecture m'a procuré profit et agrément.

*
* *

Tous ceux qui suivent le mouvement littéraire contemporain avaient remarqué, au fur et à mesure qu'elles paraissaient dans les revues, les neuves et substantielles études de MM. DEF-FOUX et ZAVIE sur les écrivains de l'école naturaliste. Ces pages, revues et corrigées et (selon une antique formule qui n'a jamais été plus vraie qu'ici)

considérablement augmentées de notes et commentaires précieux, ont été assemblées en un volume sous ce titre : *Le Groupe de Médan* (Paris, Payot, éditeur). En manière d'introduction, MM. Deffoux et Zavie ont défini les origines du groupe, son programme pseudo-scientifique, expliqué les liens occasionnels et assez lâches qui réunirent les collaborateurs du fameux volume-manifeste. Les chapitres suivants constituent en quelque sorte des monographies psychologiques où se dessinent, avec un relief vigoureux, Zola, le bourgeois socialiste; le génial Maupassant; Huysmans, converti grincheux; Céard pessimiste résigné; Hennique, un artiste infécond; Alexis, le clair de lune de Zola. Ce sont là les vedettes. Autour d'eux évoluent d'autres personnages, comme ce Gabriel Thiebault, l'auteur du *Vin en Bouteille*, ou le naturaliste ignoré, ou ceux qui alimentent la bibliothèque Kistemaekers, l'éditeur belge qui, après avoir imprimé les Communsards et réédité les œuvres galantes du XVIII^e siècle, lançait les ouvrages des naturalistes. Cette étude complémentaire : *Les Editions Kistemaekers*, forme un chapitre du plus haut intérêt pour l'histoire du réalisme.

Par l'indépendance des jugements formulés, la sûreté et l'abondance de la documentation, la présentation originale de ces diverses études, MM. Deffoux et Zavie ont réalisé un genre de critique nouvelle, celle qui se tient entre le reportage et l'essai. Elle est, en tout cas, singulièrement vivante et suggestive et il paraît inutile d'insister sur l'importance de pareil livre pour les travaux qu'on ne manquera pas d'entreprendre sur le naturalisme.

*
* *

Avec la *Mélée symboliste* de M. Ernest RAYNAUD (2^e volume, Paris. Ed. de la "Renaissance du livre"), une autre époque entre définitivement dans l'histoire littéraire : l'âge de réaction qui a suivi immédiatement le naturalisme. Période touffue, baroque, militante, extravagante, un peu folle pour tout dire chez ses adeptes, que cet âge héroïque du symbolisme. Il n'en saurait être autrement chez une génération qui a surtout compté des poètes et des écrivains amis du mystère ou d'un mysticisme latent parmi ses principaux représentants. Et quels écrivains et quels poètes ! Un Verlaine, génial et vagabond, un hors-la-loi morale, un Mallarmé possédé par son art musical jusqu'au suicide de la pensée, un Oscar Wilde, un Stanislas de Guaita et tous les partisans de l'ésotérisme.

Si M. Ernest Raynaud, qui a vécu en pleine bataille et fréquenté en ami et quelquefois en disciple ces milieux exubérants, a fort congruement exposé, dans des décors brossés à larges coups, quelle était la société aux débuts du symbolisme ; s'il a été disserté ailleurs de l'expression de l'amour chez les principaux poètes de l'école, ce qui aide à les replacer mieux dans leur atmosphère, — il n'a pas eu l'ambition de fixer par une vue d'ensemble et encore moins définitive, une période riche en talents, mais somme toute assez stérile en œuvres de premier plan. Il a effectué avec plaisir ce qu'il nomme lui-même "une randonnée à travers le symbolisme, „ une randonnée en trois temps, car un dernier volume annoncé sur le même sujet mènera de 1900 à 1914. Et ainsi prépare-t-il des matériaux qui seront, demain, indispensables à l'édification du monument qu'un autre ne pourra plus établir que d'après ses plans et ses données essentielles.

*
* * *

Plusieurs des figures présentées par MM. Deffoux et Zavie, ou par M. Ernest

Raynaud, — celles de Huysmans et de Mallarmé par exemple — se retrouvent dans *Torches et Lumignons*, par M. J.-H. ROSNY aîné. (Paris, édit. de la « Force Française ».) Il est curieux de confronter entre eux ces portraits. On ne pourra s'empêcher de le faire. Ce recueil de souvenirs de la vie littéraire emprunte à la personnalité du grand écrivain qu'est M. J. H. Rosny une autorité particulière. Ce sont les étapes d'une carrière depuis son entrée dans la vie littéraire avec *Nell Horn* jusqu'à l'affirmation et la gloire d'hier et d'aujourd'hui. Des milieux traversés et des hommes fréquentés, M. J.-H. Rosny a retenu des visions pittoresques aux traits vifs et amples et fixé des portraits qui, au delà des apparences dont un esprit comme le sien n'est point dupe, atteignent le caractère des individus et le synthétisent dans des lignes précises d'où n'est exclue ni la sympathie ni l'aversion le cas échéant. Et c'est là une preuve de sincérité et de probité. Du reste, le titre même : *Torches et Lumignons* ne va pas sans une indication péjorative non dissimulée. Et quelques-uns sans doute, sur le talent desquels il n'est point autrement insisté, se demanderont sans doute avec inquiétude si M. J.-H. Rosny aîné les catatogue parmi les purs flambeaux du monde ou parmi les lampions qui s'éteignent quelquefois avant la fin de la fête. Je vois d'ici le sourire de M. J.-H. Rosny !

Les personnages de ce livre sont comme ceux des romans de M. J. H. Rosny. Ils ne tiennent pas la pose. Ils vont, viennent, s'agitent, menés par leurs passions — bons ou mauvais, utiles ou néfastes aux autres, pantins ou caractères. Et c'est une galerie bien peuplée que celle où l'auteur nous introduit. Il y a d'abord les habitués du « Grenier » des Goncourt... et ils sont nombreux. On fait mieux que de les voir ; on les entend. Ils se racontent, comme M. J. H. Rosny, chemin faisant, se raconte lui-même. Il y a Al-

phonse Daudet qu'on retrouve ensuite dans son ermitage de Champrosay, Zola, Joris-Karl qui va de la Diablerie à l'Eglise, Paul Hervieu, froid et calculateur, Mallarmé abscons et musical, Abel Hermant et la foule des oubliés. Et puis il y a les directeurs et collaborateurs des journaux et des revues, les gens du premier *Gil Blas*, ceux du premier *Echo de Paris*, ceux du *Figaro*, du *Journal*, de la *Justice*, de la *Revue Indépendante* où passent et s'activent Clémenceau, Drumont, Francis Magnard, Pierre Veber, Henri Fouquier, les Simon, Paul Adam, Bauer, Catulle Mendès, Rodenbach « pâle et mélancolique », Camille Lemonnier « un écrivain de large envergure à qui on n'a pas rendu la justice qu'il mérite », Jean Lorrain, « le plus réputé promoteur de scandale », le peintre Carrière de qui « ceux qui le connurent gardent le souvenir d'un héros de la souffrance », Catulle Mendès « équivoque et dangereux », et d'autres, beaucoup d'autres, exhumés ou enterrés de main de maître, avec, pour oraison funèbre, une phrase significative, parfois cruelle, jamais injuste. J'ai même noté comme revenant fréquemment le mot *bénévolence* qui m'a paru d'ailleurs un bien inutile néologisme.

Torches et Lumignons contient des éléments d'information de première valeur sur le monde des lettres et des arts de la fin du dix-neuvième siècle, mais aussi, cela va de soi, du document autobiographique. Et la tâche sera facilitée désormais à qui voudra refaire pour les *Célébrités Contemporaines* la monographie qui avait naguère tenté Georges Casella. M. J. H. Rosny écrit par exemple de lui-même : « Le réalisme se mêlait intimement et constamment au plus chimérique idéalisme. Ceux qui ne me conçoivent pas sous les deux aspects ne peuvent avoir aucune idée juste ni sur mon caractère, ni sur mon œuvre ».

Et il fait ailleurs cet aveu qui aura

pour beaucoup couleur d'espérance :

« Je ne regrette pas d'avoir connu ces jours noirs (au moment où on me payait *Nell Horn* 250 francs); ils donnent à la vie une âpre poésie et une signification si intense que je me demande parfois si ceux qui ne subirent jamais la misère peuvent réellement connaître ce qu'il y a d'essentiel dans l'âme ».

* *

On retrouve encore Huysmans dans les *Promenades Biographiques* de M René MARTINEAU (Paris. — « Librairie de France »), à propos du château de Lourps, près de Provins, où le romancier séjourna quand il écrivait *A Rebours* et imagina de faire naître des Esseintes dans ce décor romantique qui est celui de la Voulzie.

« Les premières pages d'*A rebours* nous initient aux parages de Lourps dont l'auteur devait donner dans un autre livre : *En rade*, une exacte et minutieuse description ». Les faits décrits sont exacts; les individus portraiturés, entre autres Antoine et Norine, sont si frappants de ressemblance qu'ils se reconnurent à la lecture et songèrent à des représailles.

Ainsi, M. René Martineau, qui est un chercheur patient et heureux, se plaît, dans des travaux un peu brefs, à élucider des points obscurs ou délicats de la petite histoire littéraire. Il le fait avec persévérance, amour et sagacité. Je n'en veux pour garants que les documents souvent inédits, toujours inconnus, par lesquels il a apporté une précieuse contribution à l'étude des deux Corbière, le poète et le romancier, de Barbey d'Aurevilly, de Flaubert, de Léon Bloy, du musicien Chabrier, qui témoignent de ses goûts de bibliophile et de quelques belles amitiés littéraires dans le présent et le passé.

* *

La dévotion littéraire de M. André MABILLE DE PONCHEVILLE, comme la religion de Saint François de

Sales, s'exprime en un langage naturellement élégant et poétique. Elle s'accroît d'émotion communicative dans *Verhaeren en Hainaut*. (Paris, Edit. du "Mercure de France"), dont le ton et le contenu sont également précieux aux admirateurs du poète si brutalement disparu.

Valenciennois, comme il vient de le prouver par un somptueux hommage à Carpeaux (1), M. de Poncheville vivait quasiment à deux enjambées du Cailou-qui-Bique, l'ermitage d'été du grand poète national de la Belgique, celui qui a chanté et compris *Toute la Flandre*.

Poncheville fit souvent à Roisin l'aimable pèlerinage qu'imposait à sa ferveur de néophyte cet illustre voisinage. Un des premiers aussi de chez nous, après le départ de l'envahisseur teuton, il accomplit le triste et douloureux pèlerinage aux ruines. Le contraste entre autrefois et le présent avait de quoi émouvoir un poète. C'est cette présence de Verhaeren, ces souvenirs et les impressions ressenties, qu'il a voulu recueillir dans ce voluminet. Il y faut voir moins un ouvrage de critique pure qu'un excellent reportage, mais un reportage de haut style où il entre à la fois du renseignement précis, des vues neuves et surtout beaucoup d'âme. Ces pages contribueront à expliquer deux aspects de Verhaeren : le Verhaeren rustique et le Verhaeren de la guerre. Il me semble difficile en effet qu'on se contente désormais de voir ce poète sous la seule figure de l'Européen qu'on s'est plu à envisager presque exclusivement jadis, d'après l'ouvrage de Stephan Zweig qui, en bon autrichien pro-allemand, faisait de Verhaeren un vrai Boche. Comme dit excellemment M. de Poncheville : " Certes Verhaeren appartient au monde. Mais encore il est à la France, dont il a requis le langage doux et fort. Il est à la Flandre, sa patrie selon le sang. Il est au Hainaut, coin de terre

où il avait trouvé selon l'esprit une demeure d'élection, où il a aimé au surplus, connu des joies vives, douces, apaisées. „

* * *

L'admiration qu'on a pour les écrivains, si grands soient-ils, morts ou vivants, vivants surtout, ne devrait jamais dégénérer en piété aveugle, en religion exclusive et étroite. Et pourtant, il y a une tendance évidente, parmi la génération littéraire d'aujourd'hui, à dresser un peu à tort et à travers de petits oratoires clos où de petites communautés vont faire leurs dévotions à des poètes et à des prosateurs prématurément élevés au rang d'idoles. Le mal ne serait pas grand sans doute si ces clans, par leur zèle intempestif et sectaire, ne risquaient de rendre irrespirable, à force d'encens prodigué, l'atmosphère ambiante et ne prétendaient imposer leurs saints d'élection comme patrons de la littérature universelle et traiter de sacrilèges, bons au plus pour la hart ou le bûcher, ceux qui n'asservissent pas humblement et sans restriction leur pensée et leur foi artistique aux dogmes de telle ou telle de ces religions intolérantes. Ces méthodes d'intransigeance révoltent les esprits qui prétendent au libre examen avant de dévouer leur ferveur et provoquent parfois des réactions violentes et injustes dont font les frais les poètes et prosateurs accaparés par des thuriféraires effrénés.

C'est la manifestation d'une de ces réactions logique et raisonnée qui s'exprime dans *Les Chapelles littéraires* (Paris, Édit. Garnier), où M. Pierre LASSERRE, d'une main experte et un peu rude d'iconoclaste, frappe à coups sûrs les images séquestrées et adulées de Charles Péguy, de Paul Claudel et de Francis Jammes.

Un des sanctuaires qui prosternent les fanatiques les plus résolus est assurément celui dédié à Saint-Paul Claudel, consul, qui est un bienheureux de la

(1) *Carpeaux ou la traduction recueillie* (chez Van Oest).

nouvelle église, en attendant qu'une vie exemplaire et une humilité à toute épreuve lui méritent la canonisation pouvant l'introduire au calendrier grégorien. Sous son autel, M. Pierre Lasserre, en honnête sapeur de la tradition classique, a pratiqué une mine à retardement. Il y a de quoi faire s'effondrer la statue.

J'ai toujours cru, mise à part des considérations qui n'ont rien à voir avec la littérature, qu'il fallait l'étrange ignorance actuelle des choses catholiques, des choses ecclésiastiques et liturgiques, pour conférer à ce compilateur boursoufflé d'Ezéchiel et de Dom Guéranger, des Pères de l'Eglise et du Paroissien romain, une valeur créatrice et lyrique. La moindre prose et la moindre doxologie du rituel ou de l'antiphonaire contient plus de vraie poésie et de beauté que les amplifications ambitieuses de M. Claudel.

M. Pierre Lasserre ne fait pas une entreprise de démolition systématique et dans la chapelle du bon Saint-Francis Jammes, patron d'Orthez, il se montre beaucoup plus révérent.

On devine qu'il pardonne beaucoup au poète d'avoir visité le Paradis avec le brave Pattes-usées du *Roman du Lièvre* et d'avoir écrit, non peut-être les *Géorgiques chrétiennes*, mais d'avoir, selon son cœur, mis un goût de rusticité dans des vers qui fleurent l'anis, le sain-foin et qui frémissent du chant des alouettes matinales et des eaux bleues des gaves.

Des trois études, celle sur Péguy est évidemment la plus fouillée, la plus consistante et la plus sympathique. Car, Péguy est une victime de la guerre et on ne saurait le rendre responsable des excès de latrie où tombent ses admirateurs et ses disciples. Le cycle des questions abordées par Péguy incitait d'ailleurs à un examen attentif de son œuvre et si le prosateur redondant, essoufflé, plein de procédés et de trucs, peut gêner une admiration réfléchie, du moins Pierre Lasserre ne fait nul effort pour reconnaître qu'il y a dans la *Présentation de la Beauce à Notre-Dame*, notamment, quelques-unes des plus belles images dont se soit enveloppé un fier lyrisme. Et ceci, plus que le reste, prouve une belle maîtrise cérébrale et une parfaite indépendance de jugement.

Les cénacles où l'on propose l'admiration sans réserve de Claudel, Jammes et Péguy qui sont ce qu'on est convenu d'appeler de "grands convertis", constituent des chapelles littéraires orthodoxes. Mais il y a les chapelles laïques, vouées au culte passionné d'une demi-douzaine de promoteurs de la foi nouvelle : Saint-Romain Rolland, Saint-Chose et Saint-Machin, à l'exclusion de tout le reste de la littérature. Qui entreprendra de ce côté l'épuration hardie et salutaire ? Je lui promets un beau succès de scandale, de tapage ou de silence selon le cas.

Léon BOCQUET.

